

Depuis qu'à l'apparition de chaque chef-d'œuvre musical nous répétons, avec une confiance imperturbable, que la musique a décidément atteint chez nous le plus haut degré de perfection, je ne sais avec quel dédain et quelle pitié nous parlons de la musique des anciens peuples. L'histoire merveilleuse de cet art se présente à nos yeux avec quelque chose de puéril qui répugne à notre raison avancée, dans un temps surtout où les hommes sont moins disposés que jamais à croire à des miracles. Que l'on regarde comme fort indifférent en soi de dissenter à perte de vue sur un art anéanti depuis longtemps, et sur la constitution duquel on ne saurait avoir que des notions incertaines et de vagues données, cela se conçoit fort bien, si effectivement cet art est perdu sans retour. Mais, en supposant même qu'il n'existe aucuns vestiges au moyen desquels on puisse reconstruire la théorie de la musique antique (ce qui est très-probable, puisqu'il ne paraît pas que les monuments de cet art aient jamais été écrits, du moins dans les âges les plus reculés), il n'y a pas, croyons-le bien, à la fois grande force d'esprit et grande intelligence, à venir dénigrer toute l'antiquité, sur ce qu'elle s'extasie d'une commune voix devant les merveilles opérées par un art qu'elle connaissait et que nous ignorons. Il me semble au surplus que c'est se placer gratuitement dans une position assez embarrassante; car si l'antiquité est fort en peine de justifier à nos yeux les éloges qu'elle accorde à la musique, par la raison que les monuments, quels qu'ils soient, ne subsistent plus, d'un autre côté, et par la même raison, nous ne pouvons pas davantage la convaincre sur ce point d'imposture. Il ne nous reste plus qu'à l'accuser de délire ou d'imbécillité. Pourtant, quand je considère que les sages, les philosophes, les législateurs, les poètes anciens, valaient bien après tout les beaux esprits et les journalistes de notre temps, j'avoue, pour mon compte, que je ne me sens guère le courage d'en venir jusque là.

L'esprit exclusivement critique, ce triste legs que nous a fait le dix-huitième siècle, est un esprit bien étroit de sa nature. Si l'on doit reconnaître que la musique, envisagée comme art, comme manifestation religieuse, poétique et passionnée de la pensée humaine, a fait d'immenses progrès depuis quarante ans, il faut bien se résoudre à confesser aussi qu'en tout ce qui touche aux questions historiques, théoriques, esthétiques, la plupart des érudites en sont demeurés à la méthode rétrécie et négative du dix-huitième siècle. Chez nos musiciens, le sentiment et l'instinct valent mieux // 198 // que la raison. Le génie est en contradiction avec l'intelligence, et l'un puise à des inspirations dont l'autre méconnaît la source.

Il ne saurait être ici question de reconstituer, comme je l'ai dit, l'ancienne musique sur ses véritables bases, sur ses éléments essentiels. Dans tous les cas, le moment ne serait pas encore venu, et ce serait prendre une initiative qui, par la suite, pourrait être taxée d'imprudance. Des travaux entrepris et poursuivis avec un zèle infatigable et une rare sagacité par un de nos savants les plus estimables, M. Bottée de Toulmon; un volumineux ouvrage, fruit de quarante ans de méditations et de recherches, qui devait hâter la mort de son auteur, M. Lesueur, sans lui laisser le temps d'y mettre la

dernière main, nous promettent sur cet objet, et dans un temps prochain, des controverses aussi animées qu'intéressantes. Peut-être nous-mêmes prendrons-nous part un jour à ces discussions dans un livre, ou plutôt dans un écrit spécial, chapitre détaché, ainsi que celui-ci, d'un livre qui sera l'œuvre unique, mais successive, de notre vie entière.

Toutefois ne nous dissimulons pas l'immense difficulté d'une pareille tâche; ne pensons pas que des connaissances musicales, mêmes profondes, suffisent seules pour pouvoir embrasser toutes les conditions du problème. Sa solution complète, si elle est jamais possible, suppose celle d'une foule de questions qui, pour être préjudiciables, n'en sont pas moins de la plus haute importance. Et d'abord, avant de reconstruire l'ancienne musique, il faut reconstruire la science universelle des *nombres*, cette science mère et première que nous avons perdue¹. Il faut pénétrer dans les mystères antiques, soulever le voile des sanctuaires, pour découvrir ces lois primitives qui servirent de base et de lien à toutes les connaissances divines et humaines, pour rétablir dans leur pureté primitive une foule de notions détournées de leur sens naturel. N'oublions pas que la musique était à la fois science des nombres: mathématiques; – science des mouvements: astronomie, révolutions périodiques de la nature, anatomie de l'homme, harmonie du corps humain, gymnastique, danse, gesticulations; – science des sons: harmonie universelle; – science philosophique: harmonie des facultés de l'âme, morale, ordre, politique; – science de la parole, langage, langues, accentuation, grammaire générale, etc., etc. On voit de combien d'éléments se compliquent les conditions du problème. Comme science individuelle, spéciale, elle avait sans doute une constitution; mais cette constitution était déterminée par la constitution générale de l'ordre religieux, social et civil, et de l'ordre physique, laquelle était la science des nombres, conçu dans sa plus grande généralité. Cette constitution de la musique n'était qu'un fait *contingent* existant à *posteriori*, manifestation d'un *fait nécessaire*, existant à *priori*. Et il est à croire que toutes les parties de cette constitution ne se sont pas développées dans leur énergie propre. Ceux donc qui tenteraient, sur certains textes plus ou moins équivoques des anciens auteurs, sur certains documents plus ou moins authentiques, et sans sortir du cercle matériel de la science musicale proprement dite, de reconstituer la musique antique *telle qu'elle était*, ceux-là seraient très-sûrs d'avance de la constituer *telle qu'elle n'était pas*, puisque, je le répète, elle était fondée sur les lois générales. De plus, nous serons forcés de convenir qu'il reste bien peu de chances favorables à ceux qui rêvent une semblable résurrection, si nous nous rappelons que cette musique a longtemps composé la tradition orale universelle, qu'elle a tenu lieu de

¹ C'est cette science des nombre qu'un ancien élève de l'École polytechnique affirme avoir découverte dans une livre intitulé: *De l'unité, ou Aperçus philosophiques sur l'identité des principes de la science mathématique, de la grammaire générale et de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°. Depuis que notre travail est écrit nous avons eu à peine le temps de parcourir cet ouvrage, qui nous semble devoir exciter une vive curiosité, et qui révèle un philosophe aussi modeste que profond.

l'écriture, et que l'écriture, loin de la conserver, n'aurait pu que contribuer à l'anéantir. Je me borne pour le moment à invoquer sur ce sujet le témoignage de Plutarque: «Il y a doncques esté un temps que la marque et la monnoye de la parole qui avait cours étoient les carmes, les chants et cantiques, parce qu'alors toute histoire, toute doctrine de philosophie, toute affection, et, brief, toute matière qui avoit besoing de plus grave et ornée voix, ils la mettoient toute en vers poétiques et en chants de musique².»

Je ne prétends ici décourager personne, ni dissuader d'une tentative qui, quels que soient ses résultats effectifs, aura toujours son utilité. Mais il faut pourtant que je dise ma pensée: j'ajoute donc que le problème à résoudre me paraît cent fois plus difficile que de restituer, comme l'a fait Cuvier d'une manière presque miraculeuse, des races d'animaux entièrement perdues, par la *corrélacion des formes dans les êtres organisés*, comme il dit lui-même, *principe au moyen duquel chaque sorte d'être peut, à la rigueur, être reconnue par chaque fragment de chacune de ses parties*³.

Mais, pour ce qui est de l'art musical dans l'anti- // 199 // -quité, [l'antiquité,] comment faire cette vérification? par quel document? par quel monument? par quel fragment? et en supposant que ce fragment, que ce document certain existe, la difficulté n'est pas seulement d'établir sa corrélation avec chacune des parties du système musical et du système tout entier, il faut encore trouver cette corrélation, cette assimilation avec les lois fondamentales de toutes les sciences liées à la musique, et dont la réunion ne formait qu'une seule institution. Or, ce *Criterion*, c'est, je le répète, cette langue des nombres que Pythagore, Platon et saint Augustin connaissaient⁴,

² *Des oracles de la Pythie*, trad. d'Amyot, 1597. – Aristote prétend que le même usage existait chez les Agathyrse: «Veteres priusquam litteras scirent, leges cantabant ne cas oblivioni mandarent quod temporibus suis in more Agathirsis fuisse Aristote'es scribit.» (*Car. Rholig. I ect. ant. l. 9. cap. 8.*)

³ Voir le *discours sur les révolutions du Globe*, par G. Cuvier.

⁴ *Plat. de resp. lib. VII.* – «Considérez le ciel, la terre, la mer et tout ce que renferme l'univers, ce qui brille dans les cieus, ce qui rampe sur la terre, ce qui vole dans l'air, ce qui nage dans les eaux; tout a ses beautés et ses figures, parce que tout est revêtu de nombres. Retranchez les nombres à toutes ces choses, elles ne seront plus rien. Le principe de leur nombre est donc le principe de leur être, puisqu'elles n'ont l'être qu'autant qu'elles sont revêtues de nombres... Cherchez ce qui fait le plaisir de la danse, on vous répondra que ce sont les nombres... Le nombre a en lui, la vie, mais sa demeure n'est point dans les lieux, ni sa durée dans les temps... Élevez-vous donc au-dessus de l'esprit de l'artisan, si vous voulez voir le nombre éternel; alors vous verrez briller la sagesse sur son trône inaccessible et dans le sein de la vérité.

Ainsi donc, de tout ce que vous voyez susceptible de changement, vous n'en auriez aucune notion, ni par les sens, ni par l'esprit; s'il n'était revêtu de proportions et de nombres, dont il ne faudrait que le séparer pour qu'il retombât aussitôt dans le néant... Il faut qu'il y ait une forme supérieure éternelle et immuable, qui, sans être contenue ou répandue dans les lieux, ni successivement étendue par la durée dans les temps, puisse néanmoins donner une

que Leibnitz⁵, Mallebranche⁶, et M. de Maistre⁷ ont entrevue. Mais cette science des nombres, qui la retrouvera? qui la formulera? Et en supposant qu'un jour elle soit révélée à quelque // 199 // génie plein d'humilité et de foi⁸ quel est le musicien assez philosophe, l'homme de *fait* assez homme de *pensée* qui en soupçonnera la nécessité, et qui se dévouera à pénétrer le secret de cette mystérieuse et sublime syntaxe?

Je ne sais; mais quand la voix du genre humain me parle de cette association, ou plutôt de cette identité de la musique et de la science des nombres; lorsqu'elle me dit que ces deux sciences se dévoilent l'une l'autre; quand je considère que les nombres sacrés d'*unité*, de *duité*, de *ternaire*, de *quaternaire*, de *septenaire*, etc., avaient leurs emblèmes non-seulement dans divers instruments de musique, le monochorde, le dichorde, les lyres à trois, à quatre et sept cordes, etc., mais encore dans les éléments les plus essentiels de la constitution de l'art; quand la médecine m'enseigne qu'elle avait assujéti les pulsations du corps humain aux nombres harmoniques, comme l'astronomie avait soumis aux mêmes nombres les mouvements des corps célestes, l'ordre des saisons, tout le système de l'univers; quand j'entends Platon me dire que la musique et l'astronomie sont sœurs, alors, comparant l'idée que nous nous faisons de la musique actuelle à l'idée antique, je sens ma raison saisie de frayeur et de respect à l'étonnante révélation de ce

forme à toutes ces choses, et les perfectionner chacune selon leur nature, par les nombres dont elles sont revêtues dans les temps et les lieux.»

Traité du Libre Arbitre, de saint Augustin, liv. 2, chap. 16.

⁵ «La science des nombres et les caractères numériques recèlent de grands secrets.» (Voir les *Leçons de philosophie* de M. Laromiguière, tom. 3, 10^e leçon.)

⁶ «Les idées des nombres sont les règles immuables et les mesures communes de toutes les choses que nous connaissons et que nous pouvons connaître. Ceux qui connaissent parfaitement les rapports des nombres et des figures, ou plutôt l'art de faire les comparaisons nécessaires pour en connaître les rapports, ont une espèce de science universelle, et un moyen très-assuré pour découvrir avec évidence et certitude tout ce qui ne passe pas les bornes ordinaires de l'esprit.» (*De la recherche de la vérité*, liv. 6, chap. 6.)

⁷ «Je ne sais ce qui est possible; je ne sais ce qui est impossible: de ma vie je n'ai étudié que le nombre; je ne crois qu'au nombre: c'est le signe, c'est la voix, c'est la parole de l'intelligence; et comme il est partout, je le vois partout.» (*Soirées de Saint-Petersbourg*, 8^e entretien, tom. 2, p. 140.) Quelques pages avant, l'illustre théosophe parle du nombre d'une manière plus explicite, quant au sujet qui nous occupe: «Otez le nombre, dit-il, vous ôtez les arts, les sciences, la parole et par conséquent l'intelligence. Ramenez-le: avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté; le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique* et les traces sont des *figures*.» – «Pourquoi la rime, les pieds, les ritournelles, la mesure, le rythme nous plaisent-ils dans la musique et dans la poésie?... Cette forme et tant d'autres ne peuvent nous plaire que parce que l'intelligence se plaît dans tout ce qui prouve l'intelligence et que son signe principal est le *nombre*.» (*Ibid.* pages 126, 128. – Voir aussi la *Poétique* d'Aristote, chapitres 1 et 4.)

⁸ Voir le livre de l'*Unité* cité plus haut; *Introduction*, pages 5, 6, 13, 35, 51, 52 et 53.

qu'était cet art dans les premiers âges, et je comprends qu'ajouter une corde à la lyre était autre chose qu'une innovation d'artiste, une hardiesse du génie, mais bien un crime social, un attentat contre les lois divines et humaines.

Et ceci n'est pas une tradition isolée, propre seulement à l'antiquité païenne; sur ce point, il n'y a pas de dissonance; partout le nombre est synonyme de musique: c'est la tradition historique, la tradition mythologique et poétique, la tradition religieuse.

Écoutons la tradition historique:

«La musique, dit Aristide Quintilien, est répandue dans toute la matière; elle embrasse l'immensité, soit qu'elle orne l'âme de la beauté de l'ordre, soit qu'elle forme le corps à l'harmonie du rythme. Elle convient aux enfants, en ce qu'elle leur fait connaître les avantages du chant. Lorsqu'ils sont plus avancés en âge, elle leur enseigne les charmes // 200 // -mes d'une élocution cadencée et généralement tout l'art du discours. Plus tard, elle leur applique la nature des nombres et la variété des proportions, ainsi que les rapports harmonieux qui en résultent dans tous les corps⁹. Mais ce qui est plus grand et plus merveilleux encore, elle leur dévoile les mystères de l'âme qui sont impénétrables pour tant de gens, et leur révèle la raison tant des phénomènes particuliers que des phénomènes généraux. J'en ai pour garant le divin témoignage de Panacme, le pythagoricien, cet homme rempli d'une si haute sagesse, qui dit que la musique n'est pas seulement l'art de combiner les sons entre eux, mais encore de soumettre aux lois de l'harmonie tout l'ensemble de la nature¹⁰.»

Voici la tradition mythologique et poétique:

«Les deux premiers instruments, nommés *seng* et *hoang*, servaient à *Niu-va* pour communiquer avec les huit vents. Par le moyen de Kouen, ou flûtes doubles, elle réunit tous les sons à un seul, et accorda le soleil, la lune et les étoiles: c'est ce qui s'appelle un concert parfait, une harmonie pleine. Sa lyre était à cinq cordes; elle en jouait sur les collines et sur les eaux: le son en était fort tendre. Elle augmenta le nombre des cordes jusqu'à cinquante, afin de s'unir au ciel pour inviter l'esprit à descendre; mais le son en était si touchant, qu'on ne pouvait le soutenir. C'est pourquoi elle les réduisit à vingt-cinq pour en diminuer la force, et alors il n'y eut plus rien de si caché dans l'univers ni de si délicat qui ne fût dans l'ordre¹¹.»

⁹ «Numerorum exponat naturam, proportionumque varietatem; harmonias verò qua per istas in omnibus corporibus existunt, commonstret.» *Arist. Quint. lib. 1, pages 2 et 5. Apud Meimbomium, in-4°. Amst. 1652.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Paroles de *Hoai-nan-tse*; disc. prélimin. du *Chou-King*, p. XCXII.

Pour en venir à la tradition religieuse, laissons-nous transporter dans le ciel à la voix d'Isaïe et de saint Jean, et là contemplons ces myriades d'esprits célestes, divisées en neuf chœurs et trois hiérarchies, continuellement présents devant le trône de la divine majesté, et chantant le cantique sans fin: Saint! saint! saint! le Seigneur, le Dieu des armées!

Puis sont les quatre animaux de l'Apocalypse, pareillement présents devant le trône de la divine majesté, répétant le même cantique sans fin: Saint! saint! saint! le Seigneur, le Dieu des armées!

Puis viennent les vingt-quatre vieillards vis-à-vis de l'agneau comme tué, qui, mêlés à une foule de joueurs de cythares et de harpes, chantent au Seigneur un cantique nouveau, et s'unissent aux voix qui disent éternellement: Saint! saint! saint! le Seigneur, le Dieu des armées!

(La suite au prochain numéro)

LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS, 13 mai 1838, pp. 197-200

Journal Title: LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: 13 MAI 1838
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: V, 19
Year: 5
Series:
Pagination: 197 à 200
Issue:
Title of Article: DES CONDITIONS DU PROBLÈME À
RÉSoudre POUR CEUX QUI CHERCHENT À
RECONSTITUER LE SUJET MÊME DE LA
MUSIQUE ANCIENNE
Subtitle of Article:
Signature: JOSEPH D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: 20 MAI 1838